

DEUX IMITATIONS OUBLIÉES DE CANDIDE AU XVIII^E SIECLE ¹⁾.

L'éclatant succès de *Candide*, dès sa publication anonyme en février 1759, est un fait bien connu dans l'histoire littéraire. Quarante-trois éditions en vingt-cinq ans — de 1759 à 1784 — voilà qui ne laisse place à aucune discussion et qui ne le cède qu'aux cinquante-deux éditions de *La nouvelle Héloïse* à la même époque. Une telle vogue ne pouvait manquer de susciter des imitations, de ces „suites” que le XVIII^e siècle affectionnait. Dans un excellent article, publié en 1922 dans les *Mélanges Lanson*, M. Daniel Mornet en avait dénombré huit pour la période qui va de 1759 à la Révolution. Les unes étaient transparentes, étalant naïvement leur dessein: tel un *Candide en Danemark*, un *Petit Candide* ou un *Candidamentor*; d'autres voilaient plus ou moins habilement leurs intentions, comme *Le philosophe nègre* de Mailhol ou *Les aventures philosophiques à Tonkin* de Dubois-Fontanelle.

Manifestement, ces écrivains entendaient bénéficier du prestige d'un titre à succès, ou tout au moins d'un procédé littéraire attrayant; mais ils n'allaient guère plus loin. Peu de choses rappellent *Candide* dans les *Candidamentor* et autres *Petit Candide*, si ce n'est le titre. Quant aux autres, lors même qu'ils sont les disciples littéraires de Voltaire, ils ne sont jamais ses disciples philosophiques. D'abord, ces pseudo-voltairiens sont des optimistes; de plus, ils se gardent prudemment d'ébranler les fondements de l'édifice social; il y a mieux: certains n'hésitent pas à ramener *Candide* vers la tradition ou vers la foi. En somme, ce n'étaient qu'artifices trompeurs, alléchantes amorces qui, tout en nous confirmant la grande notoriété de *Candide*, nous laissent assez perplexes sur son influence réelle. M. Mornet estimait d'ailleurs qu'il ne pouvait en être autrement, la satire voltairienne s'adressant à l'intelligence et non au cœur. „On peut, disait-il, être voltairien. On n'était pas disciple de Voltaire.”

Nous nous proposons de verser au dossier de *Candide* au XVIII^e siècle deux nouvelles imitations, quitte à étudier ensuite si elles ne nous permettent pas de ranimer le débat ouvert par M. Mornet et de formuler quelques conclusions différentes.

La plus récente de ces imitations, la moins intéressante aussi, est de celles dont le titre est suffisamment révélateur et l'on peut s'étonner que M. Mornet ne l'ait pas relevée en son temps. Elle s'intitule: *Candide anglois ou Aventures tragi-comiques d'Ambroise Gwinett, avant et dans ses voyages aux deux Indes*, et fut publiée à Francfort et à Leipzig, en 1771. La préface est signée L. Castillon. La fiction ne trompera personne: le préfacier est bel et bien l'auteur, et cet auteur est au fond plus intéressant que le récit qu'il présentait avec un tel luxe de détails. S'il faut en croire les bibliographes, Jean-Louis Castillon (ou Castilhon) serait né à Toulouse en 1720. Il publia en peu d'années (entre 1765 et 1770 exactement) une série de volumes de nature très diverse, depuis un *Essai sur les erreurs et les superstitions* jusqu'à un *Diogène moderne*, en passant par une *Histoire africaine*, *Zingha, reine d'Angola* et le *Candide anglois* déjà cité. Il collabora activement au *Journal encyclopédique* que le tenace Pierre Rousseau éditait alors à Bouillon.

Dans sa préface à l'édition de 1771, l'auteur a pris soin de nous avertir que le *Candide anglois* avait déjà paru dans le *Journal encyclopédique* du 15 mai et du 1^{er} juin 1769, mais „sans les relations de voyage” qui

¹⁾ Nous tenons à exprimer ici notre vive gratitude à M. Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles, dont les suggestions ont été la point de départ de cette étude.

forment en 1771 la partie la plus importante du roman. Entre la version de 1769 et celle de 1771, il faut placer une édition qui parut en 1770 à Bouillon sous le titre *Le mendiant boiteux ou les aventures d'Ambroise Gwinett* et dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire. La modification du titre permet de supposer que Castillon aura voulu faire bénéficier son roman du prestigieux patronage de *Candide*, moyennant l'introduction de relations de voyages qui permettraient apparemment cette audacieuse assimilation.

Dans le long récit des aventures du Candide de Canterbury, très peu de choses rappellent son illustre modèle, si ce n'est le dessein général qui serait de „montrer que l'optimisme est détruit par le spectacle de la vie.” (Préface). Ambroise Gwinett, fils d'un honnête bonnetier de Canterbury, a reçu au collège une éducation qui a fait de lui un petit prodige, gonflé d'érudition, mais qui reste dans l'ignorance de notions aussi utiles que les devoirs du citoyen, le code des bienséances ou même le passé national. On reconnaît ici la critique voltairienne de certaines méthodes d'enseignement, critique qui devait avoir eu de profonds échos, puisque nous la retrouverons dans *L'homme au latin*. Ambroise n'a que mépris pour le négoce paternel et préfère entrer au service d'un procureur marron, dont la fille Jenny a des mœurs assez suspectes. Gwinett servira d'homme de paille dans de peu édifiantes combinaisons. Il se voit bientôt contraint d'émigrer et voilà notre candide Anglais lancé dans une série d'aventures qui le promèneront aux quatre coins du globe, jusqu'au Japon, en Birmanie et au Siam, où sa naïve faconde lui jouera de mauvais tours. Toujours aussi sottement ingénu, il se fait abandonner sur la côte congolaise, mais il en réchappe et nous le suivons chez les Hottentots, puis à Cuba. Capturé par des corsaires, il retrouve dans ce milieu dépravé la Jenny de Canterbury. Il fera de la prison à Cadix, connaîtra au Maroc un esclavage abject avant d'être libéré par un effet du hasard. C'est un infirme vieilli qui regagne l'Angleterre, où il vivra désormais de la mendicité, tout en se félicitant d'avoir encore la chance de vivre.

L'ouvrage est décousu, et son style est absolument dépourvu d'attraits. Quant au héros, Castillon a manifestement essayé d'en faire un caractère „candide” : il n'a réussi qu'à nous présenter un être niais, irréfléchi et couard, ridicule „chandelier” ou courtisan inexpérimenté. La sympathie du lecteur ne suit pas Gwinett, parce que celui-ci ne croit pas, comme Candide, dans une idée et qu'il n'a pas ses savoureuses réparties d'une ironique naïveté.

Les voyages, dans *Candide*, ne sont au fond qu'un hors-d'œuvre, délicieux sans doute, mais qui sert uniquement à confronter les illusions du héros avec les réalités politiques, économiques ou religieuses dans divers pays, sous diverses latitudes et parmi diverses races. *Candide* est une œuvre philosophique et critique. Rien de tel ici. La teinture philosophique est à peine indiquée et sert de prétexte à des tableaux de mœurs exotiques, à des descriptions topographiques. Notre *Candide anglois* ressortit à l'engouement général de cette époque pour l'exotisme. C'est là son seul intérêt, purement rétrospectif d'ailleurs.

Il justifie ainsi à posteriori les conclusions de M. Mornet : imitation en trompe-l'œil, titre factice, absence de toute critique sociale ou morale très profonde et optimisme foncier. En effet, l'auteur du *Candide anglois* croit à l'existence d'honnêtes gens, de nations pacifiques, de gouverneurs éclairés, d'hommes ignorants et bons. Il ne les loge pas dans un imaginaire Eldorado, mais en Birmanie, au Japon ou chez ces Cafres que Gwinett, lâche et tricheur, s'empresse de tromper. En somme, Castillon, avec toute son époque, croit au bon sauvage. Ça et là, les idées de Voltaire

ont déteint sur lui, mais dans l'ensemble il lui doit très peu. On est surtout frappé par l'absence complète de dons narratifs: le héros manque de vie, les épisodes sont amenés sans art, le style est terne et plat.

Heureusement pour nous, et pour notre propos, on éprouve plus de plaisir à feuilleter un autre petit conte, dont il nous faudra d'abord déceler l'origine. Ce mince volume de cent vingt pages parut en 1769 à Genève, sans nom d'auteur, sous le titre: *L'homme au latin, ou la destinée des savans, histoire sans vraisemblance*. Quérard et Barbier sont d'accord pour l'attribuer à Pierre-Louis Siret. Georges Bengesco, grand spécialiste de Voltaire, a repris cette attribution à son compte dans la marge d'un exemplaire qu'il a légué à la Bibliothèque Nationale.

Notre Siret est un Normand qui vit le jour en 1745 et mourut à Paris en 1797. Il fut chargé, par Louis XVI d'abord, par le gouvernement révolutionnaire ensuite, de missions secrètes en Angleterre, en Allemagne et en Italie, les trois pays (avec la France et la Hollande) où se déroulera l'action de son récit. Au dire de son biographe Cournand, il parlait l'anglais „au point d'être pris pour un naturel du pays". Il séjourna à Rome et à Venise et en profita „pour étudier l'italien et même ses dialectes". Les connaissances linguistiques très étendues qu'il avait acquises ainsi lui permirent de composer des grammaires anglaise, italienne et même portugaise, qui connurent plusieurs rééditions. Mais le conteur nous intéresse plus que le grammairien; notons à ce propos ce que Cournand dit de lui: „sa mémoire était meublée d'une foule prodigieuse d'anecdotes de tous les genres et que personne ne connaissait, qu'il racontait tantôt avec des grâces séduisantes, tantôt avec une gaieté qu'il faisait partager sans peine à la société."

Agent secret, dilettante, grammairien, brillant causeur, tels sont les multiples aspects d'une personnalité à qui nous devons ce récit agréable et sans bavure qu'est *L'homme au latin*. Aucun rappel extérieur de *Candide* dans ce titre; Siret a tenté de conserver à son œuvre une allure originale. C'est un premier mérite.

Les concordances de détail sont pourtant nombreuses et peuvent en général se localiser avec beaucoup de précision. Dès le début, le ton du récit présente de troublantes analogies. Le jeune Xangxung, comme Candide, est d'origine allemande: il naît à Vassetruding en Franconie; comme Candide, il sera élevé dans un entourage aristocratique, chez la baronne de Crakikdorff; son précepteur, comme Pangloss, sera un théoricien expert dans „l'art démonstratif":

„C'était un jeune Abbé poupin, ignorant et pédant, comme ils le sont pour la plupart. M. l'Abbé, tout en caressant son rabat, enseignait la *Latino-Graeco-Topo-Geo-Hydro-Physico-Cosmo-Astro-Historicologie*. Il descendait ensuite à l'appartement de Madame la Baronne, lui disait des fadeurs, faisait sa partie, trichait, gagnait, soupait amplement et s'en retournait yvre." (p. 7).

Cette éducation livresque laisse Xangxung, comme Candide et comme Gwinett, dans une ignorance complète de la vie pratique et du monde réel:

„à force d'entendre parler Latin, Grec, Physique, Astrologie, Mécanique, Politique, etc. le futur savant commençait à perdre le sens commun; il était devenu un petit Philosophe, du moins il en avait les dehors" (p. 7).

Bientôt il rougira d'être le fils d'un marchand. Son père, excédé, finit par le renier. Xangxung en prend son parti, car il compte bien faire valoir ses talents à Londres. Dans la capitale anglaise, il fait la connaissance d'un général retraité, Milord Goodwik, qui lui propose divers emplois.

Le jeune homme doit s'avouer incapable de les exercer. C'est ainsi qu'éclate la décevante stérilité de son éducation. Goodwik dégage cette leçon en termes très durs et qui rappellent certaines thèses favorites de Voltaire:

„Mon pauvre enfant, vous avez eu une bien mauvaise éducation, vous ne savez rien de ce qui peut vous être utile, vous n'avez appris que des choses purement spéculatives et métaphysiques . . . je vous plaindrais moins si vous n'aviez appris qu'à faire des épingles, des boutons et mille autres choses semblables qui font subsister des millions d'hommes.” (p. 19).

Candide, éd. Cluny, p. 97: Pocourante ferait grâce aux 80 volumes d'une Académie des Sciences „si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles, mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile.”

Siret, comme Voltaire, qui lui-même s'inspirait de l'Anglais Mandeville et de sa *Fable des abeilles*, prône l'industrie et le commerce au détriment des activités purement spéculatives:

„la richesse de cet univers ne consiste pas dans la quantité d'espèces numériques ou de diamants qu'il renferme; c'est dans l'industrie agissante sur des objets utiles et avantageux.”

L'expérience instruira Xangxung comme elle avait instruit Candide. Rentrant chez lui par une nuit obscure, il se précipite au secours d'une dame assaillie par un mandrin. Il conquiert ainsi le cœur de la charmante Arabella et l'épouse peu après.

Dévoré d'ambition et poussé par le besoin, Xangxung se lance dans le journalisme politique, où il est grassement rétribué. Il est aussitôt repris par ses illusions et ses visions de grandeur, car Xangxung, comme le héros de Voltaire, passe sans transition de l'optimisme le plus fou à l'abattement le plus morne, suivant que la réalité paraît ou non confirmer ses chimères. L'un et l'autre ne connaissent point le doute, la réserve prudente: ils s'enthousiasment ou nient désespérément.

Les hardiesses de Xangxung ne tardent pas à inquiéter le gouvernement. Dénoncé par son propre éditeur, le malheureux se retrouve à la prison de Newgate. Son avocat, comme naguère Goodwik, essaie de lui ouvrir les yeux sur son ignorance totale des contingences:

„Monsieur, vous êtes étonnamment savant, mais il appert que vous êtes plus familiarisé avec les Républiques de Grèce qu'avec la nature et la constitution de notre Gouvernement.” (p. 42).

Le gouvernement ne voulant pas faire de martyr, Xangxung est élargi, mais l'état de sa fortune est inquiétant, car Arabella a engagé de fortes sommes et, de plus, elle est sur le point d'accoucher.

Une visite imprévue va retourner la situation: un premier commis de ministre, qu'Arabella avait su intéresser à sa cause, vient faire à Xangxung une curieuse proposition, „J'ai parlé de vous au Ministre, il a admiré vos talents et je viens de sa part vous charger de réfuter vos propres écrits.” (p. 49). C'est l'occasion pour notre Franconien d'exposer ses vues sur la liberté:

„Indépendant de toute communauté, l'homme est libre et suit naturellement la raison et le devoir, sans avoir égard aux influences particulières qui souvent détruisent le système du raisonnement. Membre de Communauté, d'Etat ou de République, sa liberté se trouve bornée par tout ce qui tient de l'injure personnelle, ou de l'usurpation de la propriété.” (p. 51).

La nouvelle tâche est cependant ingrate, car il est plus excitant de fronder les abus que de combattre les menées séditeuses. Malgré ses appréhensions, l'ouvrage réussit :

„le Ministre le trouva excellent. En fait de goût, de sentiment, de morale et d'instruction, il n'est pas rare qu'un ministre soit un bon juge.” (p. 55).

Après six mois de bonheur, les jeunes époux vont éprouver de nouveaux revers. Le premier commis n'est pas resté indifférent aux charmes d'Arabella. Il propose à Xangxung un petit marché que ce dernier repousse avec indignation. Il est arrêté dès le lendemain et le voilà plongé dans le désespoir. Mais Arabella réussit à payer sa caution et à lui procurer les moyens de s'enfuir. A quel prix cependant ! Devant la violence que voulait lui faire le commis, elle s'est vue contrainte de lui plonger ses ciseaux dans le flanc.

Plutôt qu'à *Candide*, cette aventure fait songer à certaines scènes de *L'Ingénu* qui évoquent les émois de la belle Saint-Yves aux prises avec le peu délicat Saint-Pouange.

Xangxung réussit à gagner Paris, où il espère retrouver Goodwik. Parcourant les promenades publiques, il se mêle par hasard à une discussion politique :

„il ne douta pas, à l'âcreté avec laquelle un des dissertateurs tombait sur le Ministère, que la France ne fût un pays de liberté . . . Ne vous y fiez pas, dit un des raisonneurs, nous avons un Archevêque, la Police et l'Académie.” (p. 63).

Dans un café très fréquenté, on échange devant lui quelques avis sur une nouvelle tragédie :

„l'un prétendait qu'elle était détestable par la seule raison que la scène se passait dans un désert et que dans un lieu désert il ne pouvait y avoir d'homme, ni par conséquent de scène; un autre, parce que les caractères étaient des Sauvages et que des Sauvages ne pouvaient avoir de caractère; un troisième, parce qu'aux funérailles d'un héros assassiné les acteurs avaient mis des crêpes sur la tombe, au lieu de branches de cyprès; un quatrième enfin, parce que l'auteur n'avait jamais été dans le lieu de la scène, et que c'était un misérable qui ne croyait ni aux sachets d'Arnoult, ni aux idées innées.” (p. 65).

Le parallélisme est frappant avec la discussion de *Candide* et d'un bel esprit à la Comédie (éd. Cluny, p. 78—79) : „l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie; et, de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées . . .”

L'un et l'autre ridiculisent l'exigence de couleur locale à tout prix et la conception de l'innéisme. Quant aux sachets du sieur Arnoult, on se reportera au célèbre passage de *Zadig* où le héros fait éprouver par son ami Cador la fidélité de sa femme. Il convient de noter que les considérations sur l'art dramatique prennent dans *L'homme au latin* une place importante et constitueront l'essentiel du chapitre XV.

Le hasard conduit Xangxung aux Tuileries où il rencontre un homme de lettres. Il lui fait part de son intention d'abandonner la littérature et de se faire écuyer d'Académie (c. à d. intendant de collège ou maître d'études). L'autre l'en dissuade vivement :

„engagez-vous apprentif pour sept ans à tourner la meule d'un coutelier; au moins au bout de ce temps, avec de l'argent et des protections, vous pourrez espérer de devenir maître; mais gardez-vous de l'école.” (p. 71).

Pour lui, il vit de souscriptions et de dédicaces flatteuses à de grands personnages. Xangxung s'indigne de pareilles pratiques, mais il faut bien vivre:

„Le public aime toujours la nouveauté. Inventons quelque ouvrage baroque Alors il lui vint à l'idée de faire un beau livre, dans lequel il établirait trois paradoxes faux à la vérité, mais neufs. Il se mit à l'ouvrage; et se retraçant tous ses malheurs, il n'eut pas de peine à remplir son objet, qui était d'avilir les sciences et d'en dégoûter.” (p. 74).

On perçoit ici l'écho des railleries de Voltaire et de sa „coterie” à l'égard des fameuses thèses du premier discours de J.-J. Rousseau. Malheureusement, le traité paradoxal de Xangxung est noyé dans l'indifférence générale et son auteur en est réduit à quitter la France: il ira enseigner l'anglais à Amsterdam. Le voyage hollandais est un nouveau thème commun aux deux récits. Mais Xangxung avait négligé un détail important: „c'est qu'avant d'aller en Hollande enseigner l'anglais, il aurait dû lui-même apprendre l'hollandais” (p. 86); aussi fut-il „bien surpris de ne pouvoir se faire entendre”. „De vous dire comment cette réflexion lui était échappée, ce serait fort difficile: il ne le savait pas lui-même.” (ibid).

Un jeune Anglais de passage, qui a fait ses études à Louvain, lui apprend que cette Université ne dispose pas d'une chaire de grec, faute de titulaire. Xangxung y court, car il se fait fort de combler cette lacune. Il devra, hélas, en rabattre; voici en quels termes le Recteur l'éconduit:

„Je n'ai jamais appris le grec, et je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. J'ai eu le bonnet de Docteur, sans savoir le grec. Je possède dix mille florins de revenu, sans savoir le grec. Je dors douze heures par jour, je fais mes quatre repas, je me porte bien, et cependant je ne sais pas le grec; enfin je ne crois pas que le grec soit nécessaire à aucun être vivant.” (p. 88).

Désappointé, il se décide à regagner Paris, en traversant la Flandre „parmi de bonnes gens, qui étaient trop pauvres pour être méchants” (p. 89). Le hasard le favorise, une fois de plus, puisque, à peine rentré à Paris, il y tombe nez à nez avec son ancien précepteur, qui s'est taillé entretemps une enviable fortune par un procédé assez commode. L'abbé Gripsonet (tel est en effet son nom) se contente de publier des libelles diffamatoires dont il signe ensuite la réfutation, sans même avoir besoin de se charger de cette besogne ingrate. Il a su également se faire une réputation d'expert en beaux-arts et révèle à son ancien élève les principes qui le guident dans ce métier:

„le premier consiste à observer que l'ouvrage eût pu être meilleur, si le peintre eût pris plus de peine; le second est de citer à tout propos le nom du Sig. Perrugino. Je vous mettrai au fait de ce commerce: restez ici, je veux que vous me deviez votre fortune.” (p. 96).

L'abbé lui procure en effet un emploi de gouverneur auprès d'un gentilhomme normand. Mais celui-ci, très avare, l'abandonne froidement au cours d'un voyage à Venise. Pour payer son retour, Xangxung va se faire ergoteur dans des disputations de collèges. Revenu à Paris, il consigne son amère expérience dans un petit volume où il établit

„que les riches sont à peu près partout les mêmes; c'est à dire qu'il n'est point d'homme, si jaloux qu'il soit de la liberté, qui ne désire amasser des richesses pour avoir le droit de soumettre la volonté de quelques particuliers à la sienne.” (p. 100).

Mais la roue de la fortune ne cesse de tourner. Une dédicace adroite vaut à Xangxung la place de directeur de la Comédie. Il se croit heureux : quelle erreur ! Notre héros entend, en effet, faire sa besogne en toute conscience. Il lit attentivement les manuscrits qu'on lui propose et il les critique sans mâcher ses mots. Un auteur comique se présente, muni de puissantes recommandations : Xangxung lui oppose le verdict du public, lequel est

„un juge sévère, un juge arbitraire, un juge despotique, un juge enfin qui, sur cette matière, ne souffre point de partage d'autorité.” (p. 103).

Suit alors un auteur tragique. Les principes que Siret met ici dans la bouche de Xangxung méritent que l'on s'y attarde et rappellent parfois ceux que Voltaire énonçait dans *Candide*

„il y a bien de la différence entre le sublime et l'outré. Toute figure poétique dans un pauvre style est une broderie sur une vile étoffe ; elle ne sert qu'à en découvrir la pauvreté ridicule. Vous êtes toujours monté sur des échasses et le moindre faux pas vous précipite ; vos figures choquent le sens commun et sont contre toutes les règles de la grammaire : quant à vos revenants et à vos batailles, ils sont ridiculement amenés. Vos calamités sont burlesques ; un Roi à l'hôpital, une Reine gueusant de porte en porte ne sont pas des tableaux palpables : car lorsque les malheurs sortent du caractère, ils perdent toute apparence de réalité.” (p. 106).

„il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime et toujours naturel ; connaître le cœur humain et le faire parler ; être grand poète sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète ; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue . . . ” (*Candide*, éd. Cluny, p. 82).

L'intransigeance de Xangxung n'a d'égale que l'acharnement de ses ennemis à le perdre. Un auteur famélique, qu'il a obligé, l'avertit d'un complot qui se trame contre lui. Xangxung comprend que le parti le plus sage est de gagner l'Angleterre par le premier bateau et se livre à d'amères réflexions sur la vie et le bonheur.

Il défaille de joie en retrouvant sa chère Arabella et bientôt un hasard vraiment providentiel le jette dans les bras de son père. Tous trois mèneront désormais une vie paisible, retirée, sans désirs excessifs ou ambitions démesurées, qui fait songer au bonheur simple et familial des héros de *Candide* installés sur les rives du Bosphore.

„La famille fut se retirer dans une petite province, où le savant cultiva paisiblement la Philosophie et les belles lettres. Sa maison devint le séjour des ris et des Muses ; il y rassemblait une nombreuse compagnie composée de Savans et de Philosophes, qui malgré cela étaient tous amis. On s'amusait à critiquer les ouvrages nouveaux avec une équité et une candeur peu suivies de nos Satyriques ; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que les femmes ne s'ennuyaient pas. Insensiblement la société s'avisait de former une espèce de petite Académie ; Xangxung voulut que chacun y fût admis, sans autre protection que le talent. Il proposait assez souvent des prix pour la solution de diverses questions relatives au bien du pays, à l'agriculture et à l'agrandissement du commerce ; et l'ouvrage couronné n'était pas le plus savant, mais le plus utile. Enfin Xangxung fut heureux : et il disait, ce serait pourtant bien dommage que je ne fusse pas savant.” (p. 120).

Par des voies personnelles, différentes de celles de Voltaire, Siret aboutit bien aux mêmes conclusions. Il répugne, comme Voltaire, à une éducation en vase clos, à une érudition livresque ; il partage ses sympathies

politiques et son horreur de l'anarchie. Comme lui encore, il peint avec une froide ironie la corruption morale des grands commis de l'Etat. En littérature, il émet sur le théâtre des opinions qui rappellent étrangement celles de Voltaire. En philosophie, il se gaussé, comme lui, des idées innées et même de toute métaphysique.

En somme, nous retrouvons chez Siret cette vue désabusée et caustique sur l'homme, les mœurs et la société que d'aucuns ont reprochée à Voltaire comme une attitude trop facile. Nous retrouvons aussi certaines de ses vues plus positives sur l'éducation, la littérature, la vraie philosophie et jusqu'à un certain anti-cléricalisme, politiquement assez conservateur. Son idéal est tout voltairien: une vie simple et active; une philosophie souriante et modeste; une ambiance intellectuelle sans rivalité ni ambition; une éducation visant à former des citoyens industriels et persévérants.

Gardons-nous toutefois de prendre *L'homme au Latin* pour un décalque pur et simple de *Candide*. Siret n'a voulu ni réfuter *Candide* ni le plagier. Il a tenté de le repenser d'une manière originale sur certains points que Voltaire n'avait fait qu'effleurer. Il a tendance à nous introduire dans des milieux qui lui étaient familiers plutôt que dans quelque Eldorado: publicistes londoniens, cafés de Paris, cabinets directoriaux de théâtres, rivalités d'écrivains.

Certes ce conte est moins amer que *Candide*. Les scènes d'horreur, par exemple, nous sont épargnées. Siret est même optimiste — mais à ce compte Voltaire l'est aussi — en ce sens qu'il ne s'apaise pas tout. Il se borne à tracer un idéal de simplicité et d'équité dans un cadre volontairement rétréci. Il n'y a pas, dans les dernières pages de *L'homme au latin*, de retour à la foi ou à la tradition, mais un retour à une philosophie mieux adaptée à l'échelle individuelle, dépouillée des bassesses et des préjugés humains, et à une forme de science qui unirait le goût de la recherche désintéressée à des résultats féconds.

Les conclusions de M. Mornet perdent ainsi la valeur absolue qu'il voulait leur donner; elles gardent cependant du poids dans la majorité des imitations de *Candide* que nous connaissons. Nous avons simplement voulu nuancer ce que ses propos avaient de trop catégorique: l'exemple de *L'homme au latin* prouve que l'on pouvait fort bien être le disciple littéraire et philosophique de Voltaire, mais il faut reconnaître que la conjonction s'est réalisée moins souvent que pour Rousseau. Pour expliquer ce fait, il faudrait sans doute étudier l'évolution du goût après 1770 et replacer les imitations de *Candide*, comme celles de *La nouvelle Héloïse*, dans l'ensemble du mouvement des idées au cours des derniers lustres de l'ancien Régime. Mais ceci dépasse le cadre limité de cette étude.

Bruxelles.

ROLAND MORTIER.

GRILLPARZERS EIN BRUDERZWIST IM HAUSE HABSBURG. EIN VERSUCH.

Wenn wir Josef Körners unschätzbare *Bibliographisches Handbuch des deutschen Schrifttums* (Bern 1949) aufschlagen, finden wir auf Seite 385 zu unserem Drama die lapidare Notiz: „eine Monographie . . . fehlt“. Wenn das richtig ist, so ist das, ehrlich gesagt, ein Skandal, oder mit Grillparzer selbst — in *Weh dem, der lügt!* — zu reden:

Das soll nicht sein, das darf nicht. — Nicht wahr, nein?

Natürlich ist es nicht ganz, nicht wort-wörtlich richtig. In den wichtigeren Grillparzer-Monographien (Volkelt, *Grillparzer als Dichter des*